

Quelques pistes pour l'étude du recueil

Les Planches courbes d'Yves Bonnefoy

1/ Introduction

Trois livres ont été choisis dans le recueil des *Planches courbes* pour le programme de la classe de terminale : *Dans le leurre des mots*, *La maison natale*, *Les Planches courbes* (pp. 70-103)¹.

Le corpus mis au programme vise à faire découvrir à des élèves ayant choisi l'étude des Lettres l'une des formes de la poésie immédiatement contemporaine de langue française.

2/ Objectifs et raisons d'un choix

L'importance de l'œuvre d'Yves Bonnefoy dans le paysage poétique actuel explique à elle seule l'intérêt des textes au programme. Il faudra veiller cependant à ne pas transformer l'ensemble cohérent proposé aux élèves en prétexte à une réflexion savante concernant l'œuvre considérable de ce poète, même s'il est vrai que les questionnements qu'il suscite – sur le rapport des mots au monde, sur le sentiment d'exil dans le langage, sur la relation à la mère et au père – nous renvoient à l'ensemble de l'œuvre et que les *Planches courbes*, en particulier, constituent un moment d'élucidation, d'éclaircissement des énigmes à partir desquelles ont été écrites un grand nombre d'œuvres poétiques depuis un siècle.

De fait, la première lecture des pages retenues dans les *Planches courbes* ne requiert aucune érudition particulière. On peut imaginer que des élèves de Terminale L appréhenderont les textes d'abord en se confrontant à des énigmes puis en tentant de les résoudre par une lente imprégnation des images et des motifs, au fil d'une lecture « errante » les amenant à se déplacer sans cesse dans les trente pages inscrites au programme pour élaborer progressivement des pistes d'interprétation. Ils pourront pour cela faire usage de leurs connaissances concernant la poésie, à travers des questions de genres, de registres, de formes, d'utilisation des images, en se servant donc de leurs acquis. Les textes au programme sont en effet des **écrits poétiques** : évidence sans doute, mais qui mérite peut-être de se voir rappelée, tant la richesse de la réflexion d'Yves Bonnefoy comme lecteur de la poésie mondiale, critique d'art, professeur au Collège de France pourrait susciter de malentendus. En outre ils constituent un **recueil** et c'est cet ensemble, avec ses échos, ses motifs récurrents et ses résonances, qu'il convient d'étudier.

L'objectif n'est donc ni de faire des élèves des spécialistes de la pensée esthétique et poétique d'Yves Bonnefoy ni de leur faire connaître son œuvre entière. Il s'agit plutôt de les confronter à un texte dont l'apparente simplicité ne masque pas très longtemps la richesse et la complexité réelles, de les amener à s'interroger et à chercher dans le texte même des réponses à leurs questions.

On ajoutera que les sujets proposés à l'examen seront conçus dans cet esprit et avec ce souci.

3/ Analyse à l'usage des professeurs

¹ La pagination renvoie à l'édition du Mercure de France (2001), mais aussi à celle de l'édition de poche (collection *Poésie*/Gallimard).

Une problématique claire: faire advenir la Présence

Le langage – les concepts qu'il véhicule, les mots dont le sens s'est appauvri – ont coupé l'homme du monde et l'ont privé de l'expérience de la plénitude sensible. La poésie cherche à réparer cette perte originelle, non tant pour rebâtir l'unité perdue – qui ne pourrait être qu'un nouveau « leurre des mots » enfermés dans une forme - mais pour nous apprendre à consentir à notre finitude, c'est-à-dire à accepter et à assumer la précarité du monde qui affleure dans nos rêves, dans nos images et dans nos mots, à y reconnaître, au-delà du leurre, la fragilité et la fugacité constitutives de notre condition et donc de notre vie sur cette terre. C'est cette précarité enfin assumée dont la voix de la poésie cherche à témoigner et qu'elle célèbre, parfois sous une forme litannique ou incantatoire, d'autre fois sous la forme d'un récit poétique ou « récit en rêve », pour nous faire partager ce sentiment improbable de la « Présence », qui est à la fois expérience immédiate du monde et simplicité « seconde », acquise à travers et malgré les mots, par une lente maturation qu'il est possible de comparer à une transmutation alchimique.

C'est le sommeil d'été cette année encore,
L'or que nous demandons, du fond de nos voix,
A la transmutation des métaux du rêve.
La grappe des montagnes, des choses proches
A mûri (...)²

Au cœur de cette expérience de la poésie, par delà le langage, c'est bien le Sens qui est en jeu, et qui ne peut apparaître que progressivement, à travers un long parcours (celui du poète mais aussi du lecteur) qui est à la fois un retour vers les images du passé (« la maison natale »³) porteuses d'une mémoire en éveil (« Je m'éveillai, c'était la maison natale »), et une espérance, une confiance dans l'avenir, « nuée rouge » où s'annonce « l'avènement du monde » dans « les choses d'ici » : l'arbre, la montagne, la pierre, le feu... Dans (et par) la poésie, ces « choses proches » deviennent les « grands signifiants » qui focalisent l'expérience poétique du monde ; on les retrouve de manière constante comme des repères dans tous les textes d'Yves Bonnefoy.

4/ Entrées dans le recueil à l'usage des élèves

Quelques points d'entrée dans le recueil seront maintenant proposés à l'usage de lecteurs non érudits.

§ Variations sur des motifs simples

On pourra partir d'entrées thématiques pour faire apparaître le tissage du texte poétique, les reprises de motifs dans la section *La maison natale*, par exemple : les images du seuil (limite

² Ce sont les tout premiers vers de « Dans le leurre des mots ».

³ La maison natale est la métaphore du « vrai lieu », rêvé, enfui et à venir (dans la poésie), une expérience d'enfant, celle de la fusion d'avant les mots avec la mère aimante – plénitude de l'enfance « qui a l'âge de l'espérance », mais aussi lieu du drame où le miroir déjà se brise (« Cérès moquée brisa qui l'avait aimée./ Ainsi parle aujourd'hui la vie murée dans la vie », p. 85), où le réel se disperse, se déchire, où les mots se referment sur leur opacité, où le doute s'insinue (« après quoi deux voies se séparent, et l'une d'elles se perd, et presque tout de suite, et ce sera tout de même l'oubli, l'oubli avide ». (p. 91)).

entre l'ici et le dehors, l'ailleurs), de la porte qui résiste (« je tournais la poignée, qui résistait », p. 83), de même que le langage résiste à la lumière du monde, de l'eau des rêves qui envahit peu à peu le lieu natal⁴ ; puis c'est l'apparition du motif de la barque (« les planches courbes »), lieu intérieur de la traversée, passage impossible de la nuit, où « la main tendue ne traverse pas / L'eau rapide, où s'efface le souvenir » (p. 84), vers le rivage désiré. « Je suis couché au plus creux d'une barque / [...] Je désire plus haute ou moins sombre rive. » (p. 87). Ce second motif de barque, lié au passage, mène directement aux figures d'Orphée (IV) et de Cérès (III et XII), de même qu'il nous renvoie à une nouvelle naissance – peut-être celle du Moïse sauvé des eaux qui est un leitmotiv de l'œuvre d'Yves Bonnefoy.

§ Intertextualité, mythes et figuration de l'entreprise poétique

Les motifs du seuil et de la barque, avec tout le réseau d'images qu'ils ouvrent dans l'écriture⁵, trouvent leur pleine résonance avec les variations sur les mythes d'Orphée poète, de Cérès, ou encore la figure d'Ulysse, incarnations de la quête sans fin, d'une tension entre l'ombre de la perte du sens et l'espoir d'une vie éternelle ou d'une plénitude retrouvée (Orphée et Cérès ont en commun d'avoir perdu l'être aimé et de le rechercher inlassablement jusqu'au royaume des Morts), figures emblématiques du mouvement et du tissage même de cette écriture. Ces figures sont bien à lire comme des allégories de l'expérience poétique majeure chez Bonnefoy, celle qui se situe dans l'entre deux de la parole et de la présence et qui imprime un mouvement dialectique à toute l'œuvre : entre le doute et l'espoir, le sommeil et l'éveil, l'enfermement et l'ouverture, l'ici et l'ailleurs, l'exil et le vrai lieu, l'ombre et la lumière, la Présence se manifeste comme une tension, un désir qui se recourbe sur lui-même et se relance, ne s'arrêtant jamais dans « l'île où faisait halte son errance ».

§ **Le rythme et la composition des textes sont induits par une conception de l'écriture poétique** qui, chez Bonnefoy, se déporte toujours en avant d'elle-même – comme la vague se recommence, procède par tâtonnements, avec des retours vers des images, des souvenirs qui le hantent, qu'il tente dans un même temps de déchiffrer (cf. « C'était de ces reflets que, parfois, / Un visage se dégageait », II, p. 84) et de détruire (cf. « Puis j'écoutais le rire s'éloigner / Dans les couloirs de la maison déserte. / Ici rien qu'à jamais le bien du rêve / La main tendue qui ne traverse pas / L'eau rapide, où s'efface le souvenir »). Quelque chose se continue et se relance d'un texte à l'autre, une quête qui est comme la poursuite d'un destin, refusant de s'arrêter à la forme du poème (cf. les multiples enjambements, en particulier). Les élèves pourront s'appuyer sur une étude de la structure du texte et des vers (rythmes, répétitions, litanie, composition circulaire...), ainsi que de la syntaxe (le rôle des propositions relatives, les conjonctions de coordination, la place des adverbes, ceux de temps en particulier) pour faire apparaître ce caractère essentiel de l'œuvre : la poésie est traversée initiatique, cheminement impatient (« je me

⁴ La vitre de la véranda, les huisseries de la maison, par où s'insinue l'eau partout dans la demeure, disent cette infiltration inéluctable de la lumière du monde dans l'espace où l'on vit, ce débordement du réel, mais aussi du rêve, qui crée l'aspiration, le désir inassouvi du poète. On pourra exploiter dans le même sens le motif de la voix « qui espère » et « se perd » (qui fait écho au rire d'enfant, au chant, et revient sans cesse pour porter « de l'être dans l'apparence ») ; ou encore celui de l'étoile, signe accroché au ciel de notre espoir, tantôt « beauté » (c'est-à-dire leurre), tantôt « vérité » (p. 74), guide et phare de la terre qui attend « à la fin du long voyage » (p. 80)

⁵ « les planches courbes » par exemple font écho dans l'œuvre de Bonnefoy à d'autres évocations : le bois, la barque, la proue et la poupe du navire, les branches, la courbe, la voûte, la coupe, etc.

hâte »), tentative de passage vers « l'autre rive ». A cette conception correspond une forme, volontairement indéfinie, le récit poétique, ou « récit en rêve », entre poème et essai. L'interprétation du sens se fait elle-même par rapprochements d'images, approfondissements successifs et réseaux d'analogies (cf. le va-et-vient de l'enfant de pièce en pièce, entre les salles de la maison natale (qui se démultiplient, sections II et V de *La maison natale* pp. 84 et 87).

La section qui donne son titre au recueil est un récit. Pourquoi ce passage au récit poétique, à ce qui prend des allures de « conte » ? Comment la prose « recueille »-t-elle les motifs récurrents dans le livre et les ordonne-t-elle autour d'une trame narrative ? Bonnefoy lui-même évoque ce mouvement de la poésie en ces termes : « Autant donc revenir, indéfiniment bien que pour, toujours, l'avenir, sur le « passé », qui reste virtuel. Et au « vers », qui va en avant, ajouter cette réflexion, cette « prose » qui recueille. »⁶

Cette question du double mouvement d'une écriture (qui va en avant et qui recueille), de l'alternance poésie/prose, forme classique du vers-vers libres/prose narrative/essai (la liberté n'empêchant pas le recours à l'alexandrin : ex. « Le premier feu à prendre au bas du monde mort »), reste au cœur de la poétique d'Yves Bonnefoy.

§ Le sujet de la poésie

On pourra montrer comment la parole apparemment intime, s'appuie ici sur un sujet extérieur à lui-même, très éloigné de la profondeur psychologique du sujet romantique (un « je » qui n'est pas un « moi »). Celui qui écrit est une sensibilité au monde plus qu'une intériorité.

Le narrateur délègue son expérience à d'autres figures de médiation, comme l'enfant qui est à la fois souvenir de lui-même, sujet d'avant les mots, qui ressent, qui rêve, sujet « désireux d'aimer », qui espère, qui cherche un nom, un père, une demeure où se fixer... Cet enfant est donc lui aussi une allégorie de la poésie. En tout état de cause, il ne s'agit pas d'un récit autobiographique – même s'il repart de l'expérience vécue –, ni d'un locuteur qui détient le sens de ce qu'il veut dire : les mots s'imposent à lui (« J'aurai barré/ Cent fois ces mots partout, en vers, en prose,/ Mais je ne puis/ Faire qu'il ne remontent pas dans ma parole » p. 91) ; le sens lui-même y est déposé depuis l'enfance, et c'est au poète de le « reconnaître », c'est à dire de le déchiffrer mais aussi de le faire voir (p. 93). Le poète est donc plus un récepteur actif, attentif à toutes les rumeurs du monde (p. 87), un témoin qui lui offre ses mots. Il y a du reste des moments d'éclaircissement dans le poème, où le sens se découvre, et la forme alors se dénoue pour se rapprocher de l'essai : « Je comprends maintenant que ce fût Cérès / Qui me parut, de nuit, chercher refuge/ Quand on frappait à la porte... » (p.97)

§ Prolongements

Le poète Philippe Jaccottet montre combien les questions centrales de la poésie de Bonnefoy peuvent être présentées en termes accessibles :

« La poésie ne doit pas, comme on le croit souvent, arracher le périssable au temps, elle doit intégrer l'éphémère, l'ombre, la ruine, pour saisir la profonde, l'unique réalité. [...] L'émotion

⁶ Yves Bonnefoy, « Note 1974 » in *L'Ordalie, Récits en rêve*, p. 250-253

fondamentale qui a saisi Bonnefoy, enfant, dans un cri d'oiseau, qui le saisit encore à tel ou tel moment, plus ou moins intense, concerne le temps. Par ces signes, il n'est pas enlevé au temps : il goûte (immédiatement, sans l'avoir cherché, c'est un point essentiel, il ne s'agit pas d'une réflexion ou d'une ascèse) il goûte, dans le sensible, dans le temps, à l'éternel. [...] Une suite comme « L'Été de nuit », dans *Pierre écrite*, obéit rigoureusement à cette poétique : à partir des mots feuillage, étoile, écume, navire, combinés en un savant contrepoint, elle cherche à rebâtir le 'vrai lieu' ». (*L'Entretien des Muses*, Gallimard, 1968)

« Dans *L'Arrière-Pays* (texte contemporain du travail sur ces poèmes), il [Bonnefoy] écrit : « L'obsession du point de partage entre deux régions, deux influx m'a marqué dès l'enfance et à jamais » ; et un texte récemment publié en revue, *rue Traversière*, surprend justement l'enfant livré à cette obsession, sur ce seuil. L'enfant qui éprouve qu'il y a un « ici » et un « là-bas » ; et au-delà de telle limite semble s'ouvrir « l'arrière-pays », l'éternel... Le regard de Bonnefoy sera toujours hanté, son pas orienté par cette lumière au-delà du seuil, sur l'autre rive. Mais bientôt s'est posé la question que désigne l'autre terme du titre : cette promesse de l'autre rive ne serait-elle pas un mensonge, cette lumière un mirage, ce seuil un leurre ? » (*Une transaction secrète*, Gallimard, 1987).

Bibliographie :

- Yves Bonnefoy, *Poèmes* « Du mouvement et de l'immobilité de Douve », « Dans le leurre du seuil »... Préface de Jean Starobinski, Nrf, collection Poésie/Gallimard, 1982
- John E. Jackson, *Yves Bonnefoy*, Seghers, collection « Poètes d'aujourd'hui », 2002 (réédition)
- *Le Monde de l'Éducation* : Numéro spécial Juillet-Août 2001, notamment l'entretien qui constitue une bonne introduction à la poésie de Bonnefoy « La poésie peut sauver le monde ».
- *Le Magazine littéraire*, n° 421 de juin 2003, consacré à Yves Bonnefoy
- Yves Bonnefoy, *Entretiens sur la poésie*, 1972-1990, au Mercure de France

